

J'ai serré mon bras autour de ta taille. Tu flanchais, garçon. Tu avais le regard perdu de ceux qui s'étonnent d'être encore en vie alors qu'ils ont mis un acharnement particulier à tenter de disparaître.

Le square d'Anvers était plongé dans l'obscurité. Je t'ai soutenu jusqu'au boulevard. Là, j'ai tendu la main vers un taxi. J'ai dit : *Tu te tiens bien*. Tu as hoché la tête. Nous nous sommes engouffrés dans le véhicule. Tu ne faisais plus ton âge brusquement. Je t'ai trouvé beau avec cet abandon infantile sur le visage.

J'avais retenu ton adresse. 82 rue du Faubourg du Temple. J'ai annoncé notre destination avec aplomb, comme l'on déclinerait son identité à qui nous cherche des poux, sûr de notre innocence. Et ta tête penchait. J'ai dit : *Je te ramène chez toi*. Tu as dit : *Chez moi ?* J'ai dit : *Oui*.

Tu as somnolé un moment. J'ai repensé à toutes ces poubelles dans lesquelles tu venais de shooter d'un coup de pied volontaire et rageur. Et mon bras sur ta taille qui tentait de t'en éloigner, les passants dans la rue que tu visais, pourquoi tu leur en voulais comme ça ? Mais je crois plutôt que tu t'en voulais à toi.

Nous avons dépassé le bassin de la Villette. Tu as relevé la tête, tu n'arrivais plus à parler correctement, je m'y suis vu – l'ivresse qui enraie la parole, achève les phrases à peine commencées, comme s'il fallait faire silence alors que c'est à ce moment précis qu'on aurait le plus à dire et qu'il est enfin possible de se décharger de ce que la pudeur pend d'ordinaire à notre glotte.

Tu m'as demandé de te donner la main. J'ai marqué un temps d'arrêt. Un peu gêné, j'ai plaisanté : *Bras de fer ?* Tu as murmuré : *Non...* Sur le ton de l'évidence. Et tu as serré ma main dans la tienne. Ça a duré un moment comme ça et puis, ta tête est retombée contre la vitre.

La voiture filait. Je trouvais la rue du Faubourg du Temple très loin. Je ne savais plus très bien ce que je faisais là. Je me demandais ce que je foutais avec ta main dans ce taxi.

Quand nous sommes descendus de voiture, il y avait de l'effroi sur ton visage.

— On est où ?

— On est chez toi.

Je t'ai entendu te lever, ce matin. Je suis resté allongé. Tu es entré dans la pièce. Tu t'es approché de moi avec méfiance. On est resté silencieux un moment.

— Tu ne me reconnais pas, j'ai murmuré.

Ce n'était pas une question. Tu as fait non de la tête. Tu as demandé :

— J'ai fait une connerie ?

Je me suis redressé. J'avais dormi tout habillé sur le lit bateau qui semble faire office de canapé chez toi.

— Tu avais bu, c'est tout. Alors je t'ai ramené. Faut croire que j'avais pas mal bu aussi.

Tu as tourné les talons et tu t'es engouffré dans ta chambre. Tu as réapparu avec un tee-shirt et un jean.

— Ça t'arrive d'avoir des absences ? m'as-tu demandé et tu as vidé un verre d'aspirine.

J'ai haussé les épaules.

— Oui, sans doute. Tu me fais un café ?

— J'ai une absence là, as-tu repris d'une voix précipitée. Une énorme absence. Alors il va falloir reprendre depuis le début. Tu es qui ?

J'ai baissé les yeux, découragé.

— Vraiment, tu as tout oublié ?

Ton silence m'a donné raison mais tu n'as rien dit parce qu'on ne commente pas ce genre de défaite. Ça ne se fait pas.

Moi, je me souviens. Je sais pourquoi je t'ai ramené au lieu de te laisser faire n'importe quoi dans la rue.

Mais sais-tu seulement qu'il y a des choses qu'on ne reprend pas depuis le début ?